ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXVI (18 janvier — 12 juin 1942 1)

Commencé à Athènes, le 18 janvier 1942.

à Claude M[auriac].

... Je ne songe guère à Paris, à l'avenir des lettres, sans penser à toi je veux dire sans te voir là-bas comme délégué pour regarder ce qui se passe, être une conscience au milieu du désert. Tu me permets de dormir assez tranquille; j'ai tant confiance en toi qu'il me semble que ton témoignage, tes souvenirs me suffisent. Bonne excuse à la paresse. Un tas de sentiments mêlés m'ont depuis plus d'un an empêché de lire aucun journal comme d'entendre aucune radio du pays. Les têtes politiques trouvent cela grave, mais j'ai une propension si grande à l'indignation que j'aime autant économiser mon dégoût. Et puis, en gros, il n'est pas difficile de deviner ce qui se fait, ce qui se pense, mais c'est les détails qui m'intéresseraient, ceux-là qu'il est le plus difficile de capter et auxquels quasi personne ne prête d'attention. J'ai senti dès la débâcle un très fort désir de ne pas en faire partie, je veux dire de me maintenir pareil. Voici bien de l'ambition, et se classer un peu tôt parmi les réactionnaires. Je venais à peine de me sentir un peu mûr quand la guerre est venue, et je n'ai pas voulu que tout fût emporté. Je me suis fait conservateur, du moins de mes valeurs, bien assuré que celles qui n'étaient pas solides seraient d'elles-mêmes abolies et que le bon des temps nouveaux s'infiltrerait. Mais le novau, je n'ai pas voulu qu'il fût atteint, et même je ne

^{1.} Les cahiers I à XXV ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n° 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 106 du BAAG.

pense pas que la volonté y fût pour quelque chose, rien ne pouvait l'entamer. Ce n'est pas que j'aie une particulière horreur pour n'importe quelle forme de société, s'il en est que je préfère, mais je m'étais fait un suffisant mélange de fatalisme et d'amour de la vie pour me rendre capable d'être aussi bien heureux dans la vie militaire que même en prison. À vrai dire, les grandes catastrophes me semblent beaucoup plus confortables que les menus coups d'épingle que je fuis de toute mon horreur voluptueuse et qui me sont la plupart du temps épargnés, mais que je sentirais peut-être bien vivement si j'étais maintenant à Paris, alors qu'à l'étranger, comme on est moins de mèche, il y a des choses qu'on ne perçoit même pas.

22 janv.

Je viens de faire une lecture de Barnabooth. Mon public put s'évader en train de luxe, à travers l'Europe. Moi aussi, j'ai connu cette vie! Mes lectures prennent de plus en plus la forme de causeries; je m'interrompais parfois pour ajouter un détail sur l'Espagne, la Russie... Chacun se retira tout évadé, assez nostalgique peut-être, et je restai seul, goûtant, s'il m'eût fallu cela pour me l'apprendre, la vanité du moindre succès. Je regrette Romney S., chez qui je fréquentais l'an dernier, nouveau Si Haddou qui avait toujours à proposer à ma curiosité de nouveaux objets. Ma vie organisée pour le travail, et bourgeoise (l'Institut me rend respectable), fait que je suis privé de consolations. C'est à crier de rage. Je suis hanté parfois de l'idée que le travail nous leurre, qu'il nous absorbe et nous fait passer à côté de la vie — et, ce faisant, le temps passe et tant de désirables possibilités.

Je dépense pour chaque repas mille drachmes et davantage. Effroyable. Je gagnais trois mille drachmes il y a deux ans ! Combien de familles n'ont guère plus aujourd'hui. Je me cramponne à la vie et sens un impérieux besoin de me nourrir, de survivre pour je ne sais quelle tâche. Mes cours baisseraient si mon tonus diminuait. Je ne lis rien qu'en vue de mon travail (mais de belles choses). L'idée d'une lecture pure, désintéressée, m'est inconcevable dans cette ère de malheur. Deviendrai-je un jour un critique comme Gide l'attend? Mes leçons, mes lectures m'obligent à lire les textes d'une façon nouvelle.

23 janv.

Coup de téléphone de Psychico. On ne pourra m'y recevoir ce weekend. Dommage. Là-bas mes instincts bourgeois sont à l'aise (ici, chez Lilika, la maison est très bohème). Mon goût de l'intimité à Psychico s'épanouit. Je reste auprès du feu pendant deux jours. On mange bien (chose si rare et devenue si importante pour des affamés), et je ne fais rien qui ne me plaise. J'explique à Marc, merveilleusement sensible, Pascal ou La Bruyère, à lui et à sa mère je lis Supervielle, Mérimée, que sais-je? J'ai la joie d'être écouté. Et il n'est pas jusqu'au petit Yanko (douze ans) qui ne se soit décidé à vouloir apprendre le français. C'est la première fois que j'ai affaire à un débutant; cela m'amuse; je lui montre des images de *Punch* ou de *Zig et Puce*. Il y a quelque chose d'idyllique là-bas. Mme D. est exquise, et surtout j'aime à respirer l'adolescence discrète, et passionnée peut-être, de Marc.

Le téléphone raccroché, après cinq minutes de contrariété, je m'avisai de la loi bien connue que le malheur n'existe pas. Je veux dire que tout contre-temps est riche d'imprévu. J'attends quel il sera. Je manque d'un grand ami. J'ai peut-être dix maisons agréables où je peux plus ou moins être moi-même. Mais rien ne me remplace Simony de l'an dernier, ou Dawson. Je n'arrive point à m'entendre tout à fait avec les Grecs. Différence de nature? Nous ne sommes pas sur le même plan. Ce n'est point tant la langue qui me gêne (ils parlent trop, et j'arriverais bien à saisir quelques bribes) que ce bizarre mélange d'Orient et d'Occident. Et bien autre chose encore.

24.

Un loustic faisant partie de notre aventure à Milos (mais, étant grec, il ne fut pas emprisonné et resta à bord du caïque) est venu me voir à l'instant (comment connaissait-il mon nom et trouva-t-il mon adresse? Mystère...) pour me proposer de la marchandise. Il aperçoit en entrant une étagère de livres et s'étonne, car, dit-il, à bord du caïque il vit de ses yeux un individu forçant la valise de mes livres (et manuscrits) et jeter son contenu à la mer. Je préfère de beaucoup cette fin, aimant peu courir le risque des « posthumes »... Qui aurait prévu ce premier avantage de mon week-end manqué?

Psychico, 1er fév.

Tout exalté, enorgueilli, ragaillardi par l'Œdipe de Gide que je relis ce matin (et j'entends dans la chambre voisine la voix de Marc à qui je vais expliquer du La Fontaine). Cette apothéose du dénuement et de la joie qu'on porte en soi me soulève; je réentends ces phrases à onze ans de distance dans ma prison de Toulon, alors que La N.R.F. venait de les publer... J'en suis encore tout imbibé; j'entends la voix de Gide, et ma jeunesse ainsi se prolonge. Lu aussi ce matin quelques vers des sonnets: Lord of my love, to whom in vassalage...

Reçu l'autre soir de Marseille un mot des Cahiers du Sud. Ce sont des compliments. Curieux comme je les déteste (par orgueil). Il est vrai qu'avant d'avoir vingt ans j'en reçus de Jouhandeau, de Max, de Gide (mes tiroirs à Paris en sont pleins), et que bien vite je me trouvai blasé, et

puis je préférai toujours les critiques sévères.

Cela pour dire que j'avais envoyé aux Cahiers un poème de Sikélianos traduit par K. et moi. Poème symbolique, inspiré des agrafa, d'une extrême beauté. On crie au miracle, et je suis heureux que ces vers, dont la traduction déjà flatte les Athéniens, puissent apporter à la France une joie — et, de plus, un message aux amis.

Athènes, 5 fév.

... Je reçois de Chambéry un énorme colis. Décidément la chance me poursuit.

Autour de moi la misère s'étend; elle gagne peu à peu des couches plus nombreuses. J'ai souvent parlé des gens qui s'affaissent dans les rues, de ceux qu'il est déjà trop tard pour qu'on les relève. Les jours sans pain qui se répètent, le grand froid balaient les misérables. Qui à la fin survivra? Ceux qui ont de l'argent, des provisions, — autant dire les moins intéressants. Ignoble sélection. Assez heureux d'aller demain me recueillir à Psychico. (J'espère d'ici là recevoir des lettres de France.)

Journée à l'Institut. Lu ce matin à mes élèves La Farce de Pathelin. Succès toujours assuré. L'après-midi, un de mes étudiants faisait un exposé sur Nicomède; au moment d'en parler moi-même, je m'aperçus que j'avais perdu tout souvenir de cette œuvre. Expliqué du La Bruyère; je me laisse aller à l'improvisation... et le plus bizarre c'est qu'on m'écoute. Autant le dire, mes cours sont suivis; le nombre des assistants demeure régulier; on tient à venir chez moi. Pourtant je n'arrive pas à me prendre au sérieux (aujourd'hui, plusieurs fous-rires en professant). Une chose dont je me suis aperçu et qui me réconforte, c'est mon amour du travail bien fait — par là je me sens français. Je ne parlerai pas de ma « conscience professionnelle », je pense en manquer; je suis loin de préparer tous mes cours, mais j'y pense sans cesse; il est trop facile d'émerveiller les élèves; cela m'humilie. Je ne rate pas une occasion de leur signaler mes lacunes; entre autres, j'affiche sans pudeur mon ignorance de la grammaire.

Fait une lecture ce soir chez Mme M. (du Max Jacob, conférence faite déjà chez les T. en novembre). J'aurais eu plaisir, si je n'avais dû raccompagner Mme A. et venir déballer mon merveilleux colis, à vadrouiller un peu. Hier soir, en compagnie d'un charmant adolescent (point trop débraillé), participé au vague Carnaval. Malgré la guerre et la misère, la tradition lointaine n'est pas morte; dans les immondes cavernes, et pleines de soldats où des femmes font la danse du ventre, il règne en ce moment une sorte de joie, mais fort baignée de crasse et de haillons. Je m'amusais bien, dans ce sous-sol encombré, de me sentir particulièrement déplacé.

Psychico, 7 fév.

On sent venir des événements qui ne peuvent qu'augmenter la famine en Grèce. J'ai toujours pensé que nous n'avons encore rien vu et, quant à moi, que je n'ai rien souffert. Mes peines les plus grandes, au fond, c'est de dépenser parfois quatre cents francs pour un repas médiocre. Je n'avais jamais eu un sens bien net de l'argent et suis placé maintenant aux premières loges pour en apprécier non pas l'inutilité, mais la vanité. À dix-huit ans, quand je devins par intermittences lecteur du duc de T., ce somptueux Espagnol, je fus couvert d'or et jetai d'une main ce que je recevais de l'autre. Cela eut son mauvais côté, mais m'apprit à transformer en plaisir, ou mieux en action intense, la monnaie. Papa me disait en riant : « Certains jours, tu gagnes plus que moi. » Je m'aperçus très ieune que l'argent n'a que peu de rapport avec le vrai travail — et aussi que nous n'avons de plaisir que celui que nous savons arracher. Une des choses qui me désespèrent le plus dans cette guerre, c'est toute la joie qui meurt, les occasions qui ne peuvent se réaliser, cette déperdition extrême de ferveur, de splendeur ; ces jeunesses fauchées, piétinées, ou qui s'étiolent. Moi qui ne puis m'empêcher de chasser les visages, ie suis stupéfait de les voir toujours moins beaux (ah! les Russes, même dans la misère, gardaient un autre style). Ici la famine, les soucis retirent à chacun tout éclat, et ce n'est pas seulement le charme sensuel qui s'envole, mais la spiritualité même.

Marc a confié à sa mère que je lui rappelle son père, — ne disant pas les choses qui vont de soi, ne faisant pas de gestes (la Grèce gesticule en diable), ne lui prêchant pas de morale (sois gentil avec ta mère, etc.). Il trouve mes histoires intéressantes. L'opinion des cadets, comment ne pas y attacher de prix? Il est vrai que j'ai senti, pour cet enfant dont j'ai connu le père, une tendre pitié et que malgré moi elle m'anime... Je possède son estime et son cœur, c'est beaucoup.

Le plaisir avec Marc, c'est nos lectures en commun. Il écoute, il comprend. C'est un plaisir de lui faire plaisir (apporter quelque chose à manger, etc.). Un jour que je sonnais à la porte (on m'attendait), je l'ai vu par la vitre se mettre à danser dans le hall.

Je n'ai jamais eu le temps de parler (et ce ne sera pas pour aujourd'hui) de la romanesque maison des N. chez qui je vis. Hélas! dans un moment si grave, l'imprévoyance et le désordre conduisent à la mort (la mère et la fille sont chargées en plus de deux bonnes). La faim règne dans la maison et, sous quelques dehors de luxe qui subsistent, l'effritement de la gêne. Du drame, du malheur se préparent — et avec inconscience sous les yeux de Lilika, je dirai même avec une sombre complaisance. Ses pieds ont commencé d'enfler voici dix jours, manque de vitamines. Je l'ai suppliée de manger des oranges, c'est la seule chose qui ne manque pas. Elle m'a répondu qu'elle les déteste. « Prenez-les comme remède... » Tous mes sermons ont été vains et, depuis, elle n'a jamais tant couru, tant marché, allant à droite et à gauche chercher des provisions, de l'argent, et surtout fuyant son froid domicile et, je pense, le tête à tête avec soi. Détestable hygiène et, je l'ai dit, drame latent. Elle fait partie des gens que Gide appelle « inaidables ». C'est un gouffre, tout ce qu'on lui donne ou qu'on lui prête est aussitôt gaspillé. La moitié au moins de ses malheurs serait évitée sans ce goût sadique des complications, et cette coupable insouciance. J'avais toujours été sévère pour les gens malheureux; une fois de plus, l'expérience me flatte. Elle ne peut rien vendre (ni acheter) sans se faire voler. Tous les gens qu'elle emploie sont des filous. Toutes les fois qu'elle combine qu'un tel pourra l'aider, il se trouve que c'est l'autre qui a décidé de l'exploiter. Vous voyez bien qu'elle calcule, me disait X. un jour. Hélas! quand elle fait des calculs, ils sont toujours faux.

Athènes, 17 fév.

Assez stupide journée, du moins en ce moment, à six heures suis occupé à griffonner sur le coin d'une table chargée de mets assez choisis. J'ai couru tout le jour de manière à recevoir au mieux Nomicos. J'attends son coup de sonnette. Il m'a fallu courir au bout de la ville pour avoir du beurre frais. Je n'ai pas trouvé un vin qui me plût; j'ai fait de la citronnade. Queue d'une heure, ce matin, pour trouver des olives. Rien ne m'amuse plus que faire la dînette. J'ai ouvert une boîte de « singe ». Il est doux de réjouir quelqu'un. Que ce modeste d'îner pourrait faire d'heureux! La faim s'étend de jour en jour. J'ai un cake aux raisins que Mme D. a fait avec ma farine... Je revois nombre de petits repas. Surtout à Rome avec Luigi, que de tendresse s'y mêlait! Ce soir, il ne s'agira que de peinture, de théâtre... Cependant Nomicos est charmant. J'avais fait sa connaissance au moment même où, l'an dernier, il partait pour l'Albanie, engagé volontaire. Son départ — alors qu'il me semblait, n'ayant fait que l'entrevoir, incamer un merveilleux guerrier, un héros de l'indépendance — m'avait profondément ému. Je l'ai retrouvé cet hiver, et ne lui ai plus trouvé d'auréole, mais il continue d'être charmant.

Désagréables observations que je dus faire ce matin; la bonne de Lilika ayant trouvé moyen de forcer mon armoire pour pêcher des conserves. Passé une heure chez Mme M., qui me lit des lettres de son mari si injustement retenu en France. Pas eu un instant pour lire, pour me recueillir (regardé quelques pages sur Ingres, je dois faire deux leçons sur lui). Le printemps commence à secouer l'hiver et malgré la misère quelques visages commencent à se réveiller; moi-même je ne suis point trop calme...

Journée de campagne, hier. C'était le Lundi Grec. Que de délices avec Théo en 39, à parcourir les rues de la Placa encombrées d'accordéons et de masques. Nous errions comme des fous. Quel unisson. Que nous buvions la fête! Cela que je notai est perdu, hélas! Mais non, les souvenirs de volupté veillent...

J'ai fait un tour après le dîner Nomicos. Il fut bon; j'en suis bien aise. Je tiens que mes cours soient passables ainsi que ma cuisine. La conversation assez vite tomba sur les souvenirs d'amour; nous nous entendions à merveille. Je dois faire figure de vieux, devant N..., mais peu m'importe; et d'ailleurs ce qu'il me demande (il me l'a dit), c'est mon « expérience ».

Aucune fatigue de ma randonnée à bicyclette d'hier. Poussé jusqu'à Ekali. Parti de Psychico où j'avais dormi. Déjeuné chez Sareianis (je lui envoie ce matin le *Flaubert* de Thibaudet qui manquait à sa bibliothèque). Nourrissante conversation. Trouve (lui, homme de laboratoire) le *Corydon* de Gide un ouvrage conçu dans un esprit vraiment scientifique, ne quittant pas la nature d'un pas et sachant déceler le fait inattendu. Nous visitons la Soupe des Enfants, œuvre admirable. Chaque jour on y sert deux mille repas. L'après-midi, distribution de lait aux mères. Je sentais vivement, moi qui ne fais rien pour les pauvres, le devoir d'approcher, fût-ce un instant, ces gens qui souffrent et qu'on essaie de sauver.

Chose amusante, arrivé à Ekali, j'eus la curiosité d'aller revoir la villa de Lilika. Je la trouvai ouverte — le fiancé de la bonne y passant ce jour de fête — et, sur la table, je découvris, vide, une de mes boîtes de thon reçues l'autre jour de Chambéry!

J'écris tout ceci par extrême remords de n'avoir rien fait aujourd'hui (pas même l'amour). Cette journée était pourtant à moi ; je n'avais pas de cours, aucune obligation. Lu, hier, chez les Dragoumis avec une entière satisfaction ce conte de Larbaud, Beauté, mon beau souci..., que j'avais oublié. Tout le monde assure — et c'est vrai — qu'il n'y a plus que les œuvres de prix qui supportent aujourd'hui la lecture. Un courrier va partir ; j'envoie une lourde enveloppe à Jacques (Hautes-Alpes) ; il fera la distribution. Combien je suis heureux de ne pas respirer le pesant climat de France. Un mot à Gide ; je lui écris sans cesse ; mais rien de lui n'est jamais venu. J'ai su pourtant qu'il m'a écrit. Il y a quelques êtres... Michel, Gide... avec qui j'entretiens une incessante conversation. Le désir d'être digne de ceux qui m'estiment ne me quitte guère. Lente maturation ? quand écrirai-je quelque chose ? Je sens quelques progrès de l'esprit critique. C'est un danger, on devient trop difficile pour soi.

Ce n'est qu'en écrivant au courant de la plume que je puis être intéressant ; dans quelques lettres abandonnées.

Psychico, 22 fév.

Entièrement libre ce matin — non pas pour m'amuser pourtant. J'aurai à préparer, sans me presser, un cours sur Ingres et une lecture des *Précoces*... Je continuerai demain un commentaire de Montaigne. J'ignorais — l'ayant partout lu et relu — que Montaigne pût si bien être présenté à des élèves. Je n'ai fait que leur lire quelques phrases — à vrai dire, le seul « Avis au lecteur » — et déjà j'ai senti que je n'avais jamais mieux approché cet homme que j'ai pourtant fréquenté entre tous.

Nécessité du refuge des livres — non pas que je lise, je ne fais que relire dans le but de mes cours — mais la vie est devenue beaucoup moins intéressante. On redoute de flâner : on se heurte à trop de misères (et de laideurs) ; et puis les projets, les rêves sont devenus impossibles ; la guerre nous fait vivre au jour le jour et chaque jour est triste. Ma joie quotidienne n'est pourtant pas diminuée, mais ce long avenir que nous sentions devant nous, où la joie inconnue, assurée, pouvait déjà se projeter, il est obscur. Il faut se rabattre sur soi-même et sur des bonheurs minimes (joie de manger un bon morceau, joie d'avoir mangé à sa faim). Mais dans le domaine de l'esprit (où la qualité s'est réfugiée) seules restent supportables les œuvres les plus hautes. On est en somme ramené à l'humain, et cette vie que nous défendons pied à pied — combien meurent sous nos yeux, — c'est en même temps notre culture que nous y attachons.

S. me disait l'autre jour : « Beaucoup de choses du passé sont mortes déjà. Nous n'en avons pas encore pris conscience. » Il sera vain, et même indigne d'un homme cultivé de vouloir regonfler telle valeur caduque. Mais c'est ici où le regard de la culture devra se faire singulièrement pur pour pouvoir distinguer — faisant abstraction de sa préférence égoïste — la part éternelle à conserver malgré tout et le reste à balayer de bonne grâce. Tout en tâchant de vivre heureux dans la tourmente, et en y parvenant grâce à cette culture, je sens pour tâche de la conserver globalement — mais je n'ai pourtant point de doute que ce langage devra être fouillé à la douane.

J'ai dit tout à l'heure que la vie est beaucoup moins intéressante. Il faut en convenir. S'ils n'ont pas pu — et qui le pourrait? — tuer ma joie, ils en ont diminué les sources. Ils ont tari la joie du monde dont justement tout honnête homme a besoin pour se sentir heureux. On est réduit à vivre petitement. La poésie s'éloigne. On ne rencontre plus, ou que trop peu, de ces visages désintéressés qui sont comme chargés de la grâce et qu'on suivrait partout. Le souci courbe les fronts; les gens qui errent

(et les plus jeunes) ne manquent pas, mais honteux, ce n'est plus la soif d'aventures qui les pousse à sortir, mais la faim, et qui les fait marcher la tête basse pour ne pas manquer à leurs pieds une écorce d'orange ou un grain de raisin sec qu'aussitôt ils avalent. C'est une bande de fauves, mais tremblants et blessés, qui peuplent les rues d'Athènes. On n'arrive même plus à saisir un regard. J'ai dit déjà (et dès le début de la famine) combien on s'habitue à la misère, à celle des autres. C'est comme le médecin qui voit chaque jour des mourants; il ne peut pas, s'il veut vivre, s'apitoyer sur chacun... Je me suis seulement promis (promis n'est pas le mot qui convient) de ne jamais passer devant un homme étendu sur ma route sans lui accorder un regard. Je ne veux pas que l'indifférence me gagne tout à fait; je ne veux pas complètement couper tout lien humain. Ce regard, quel pharisaïsme peut-être, mais je vis suffisamment par les yeux pour que ces visions journalières que je ne veux pas fuir entretiennent chez moi l'indignation et l'amertume.

Est-ce le jour (mes paperasses m'attendent) de signaler combien la France me manque peu, et ceci non point par indifférence, mais par amour? Je ne me serait peut-être pas chargé de ce métier de professeur à l'étranger si le n'avais senti à la fois que le pouvais vivre expatrié et que je portais assez profondément en moi certaines semences. Je jouis en somme d'une patrie portative. Ce que mon pays m'a donné de meilleur, nul ne peut me l'arracher, — et même il y a grand profit que ces valeurs qui se mêlent à mon sang soient éprouvées, enrichies sous divers climats. En écrivant cela, je m'aperçois que bien peu de Français m'approuveraient et soudain je me demande si je suis tout à fait français (une grandmère slave 1). Au fond, j'ignore le mal du pays. Pourtant, ne pas voir grandir, mûrir tel jeune frère, tel jeune aussi, cela m'est dur; ne pas sentir près de moi l'affection de Gide — et ce silence qui entre nous dit tant de choses, je le supporte avec peine. Malgré cela, et mêine dans le bon temps, je n'ai jamais bramé après la France. Je fus ennuyé de quitter Rome en 35, et surtout la Russie en 37; repasser nos frontières m'assombrissait. Que dire aujourd'hui où mon pays est empoisonné? (Mais c'est ce poison que je sentais latent qui me le faisait fuir...) Dans quel état te retrouverai-ie, ma terre; quel jugement porteras-tu sur moi?

Dois-je me plaindre que ma vie athénienne manque d'aventure? J'aurais tort. Il ne faut pas demander l'impossible. Si ni les voyages, ni les belles amours ne sont possibles aujourd'hui et la fleur même d'une amitié (telle que j'en possède en France), ma vie est tout de même une

^{1.} Demi-slave: arrière-grand-père slave. [Note de M.-M. S.-L.]

aventure quotidienne. Je fais mes cours avec joie, et chaque fois sur un sujet différent que je choisis et qui m'amuse. J'y vois les étudiants accourir et demeurer durant deux heures sans bouger (les Grecs sont pourtant turbulents). Je sais que, s'ils s'inscrivent si volontiers dans mes sections, c'est qu'on y fait peu de grammaire. J'assiste pourtant à leurs progrès; je tâche de les forcer à travailler; je tâche de mettre devant leurs yeux, à chaque instant, cette fameuse culture. L'abc de celle-ci est de ne jamais parler nommément de la France. Il faut avoir de la pudeur. Je n'irai pas vanter ma marchandise. Je la ferai apprécier, je la ferai aimer, mais comme malgré moi.

Je connais extrêmement peu d'hommes — parmi tant de mémoires, de correspondances que j'ai lus, — qui ne se soient lamentés, surtout dans leur jeunesse, de l'exil. Peut-être manquaient-ils d'un suffisant amour de la vie. Ils s'ennuyaient, ils faisaient de fâcheuses comparaisons. Je crois — tant pis pour ce coup dans les vitres — qu'il leur manquait certaine curiosité sexuelle qui anime d'une façon délicieuse les paysages, et hors de laquelle, je l'avoue, le voyage me semblerait bien fade. J'ai noté tout à l'heure à quel point les amours sont enfuies, mais non pas mon désir. Dommage que les Grecs n'aient pas les qualités bouleversantes des Russes.

Athènes, 4 mars.

Je vis en somme une des vies que j'avais rêvées, suffisamment indépendante et remplie d'action. Celle-ci consistant à parler de tout, à commenter des ouvrages, à me perdre en autrui et à voir se presser devant moi des visages que je ne touche hélas! qu'en esprit, et que par l'esprit. Je fais de mon public (de mes publics) ce que je veux; j'arrive à les intéresser à mon gré et c'est devant eux, peu à peu, tous les enthousiasmes, tous les problèmes de mon adolescence que je propose. Qu'une vie est courte, et combien il faut que nous rendions vite ce que nous avons reçu! Mais c'est alors seulement que la possession s'en affirme; Martin du Gard, s'étonnant de ma paresse à écrire, de mon retard, trouvait cependant dans ma conversation assez de vie, des esquisses de personnages, des tableaux, une atmosphère. Cela sans doute emplit aujourd'hui mes cours, qui prennent de plus en plus la forme d'improvisations, longue conversation pleine de fragments avortés de poèmes, de contes...

Ce matin, histoire de la Restauration. Quelques pages de Chateaubriand sur la censure. Quelques fragments de Benjamin Constant. L'après-midi, explication du *Misanthrope*. Portraits de Gépon et de Phédon. Ce soir, chez T., parlé de Dostoïevsky (raconté le musée de Moscou) et lu une partie des *Précoces*. Succès. Ce qu'on préfère, ce n'est pas tant la lecture des œuvres que de m'entendre parler au hasard des auteurs.

À R. M. du G., 4 mars, 8 mars (copie à part, 10 pages de carnet).

10 mars, 2 h du matin.

M'étant réveillé cette nuit, relu mon journal de ces six derniers mois. Peu de chose. Sans doute ce sont les faits qu'il faut noter, mais ce qui fait leur intérêt, c'est l'éclairage, l'accent. Mes carnets perdus font un trou : le début de la guerre, la débâcle française, la maladie de Papa, tous ces grands chocs qui m'ont labouré depuis trente mois, je souffre un peu d'en avoir perdu toute trace, du moins extérieure. C'étaient d'importants jalons. Pour la première fois le tragique entrait dans ma vie. Le plus dramatique, cependant, je l'ai connu au collège, dévoré par l'amour et les questions de morale. C'était de mon sang même que naissait le drame. Après cette sombre plongée, une extraordinaire éclaircie, et combien longue, vint m'apporter la joie. Les belles années joyeuses se pressèrent ; je devenais un professionnel du bonheur. Il fallut, pour me tirer de ce sommeil extatique, la déclaration de la guerre, ce coup de poing dans ma biographie (à vous abîmer le portrait), écrivais-je, car si j'étais prêt à accepter les divers avatars d'une vie, tant de remue-ménage, l'entrée de l'arbitraire, de l'absurde dans mon roman en abîmait la plus belle part. Je n'avais plus pour me régler que ma boussole intérieure, — toutes les chances du dehors sur lesquelles s'appuyer, dont il était doux de jouir, se dérobaient. Funeste impression d'être volé! J'avais pourtant bien l'impression que quant à moi, je saurais m'en tirer, m'étant de longue date armé contre les coups du sort. Mais que m'importait de tirer mon épingle du jeu, de sauvegarder ma joie, si je devais voir tous ceux de ma génération abîmés?

Psychico, 15 mars.

Une fois de plus en week-end. Printemps timide encore. Merveille du métier: nous aurons trois semaines de congé pour Pâques. Mais, hélas! impossible de faire un pas au dehors; c'est la prison parfaite. Je relirai ce matin des notes sur Delacroix, puis lirai du Montaigne avec Marc. J'ai préparé hier une lecture de Brillat-Savarin; assez sadique dessein: tous, nous faisons de l'obsession alimentaire; entendre une recette de cuisine vous met sur le gril. Je jouirai de la tête des gens; j'entendrai leurs cris étouffés de désir — mais, pour les ramener à des temps plus réels, je finirai par la journée de Hugo durant le siège de Paris. Rapports multiples de la situation, mais en pire. Après le manque de chauffage, le manque de savon; demain le manque de papier, et d'étoffe, et de cuir. Un principe: (si on a quelque argent) ne reculer devant rien;

tout deviendra plus rare et plus coûteux. J'ai commandé de gros souliers. de gros complets capables de tenir des années. Chose choquante (dont je profite): avec de l'argent — beaucoup d'argent — on peut encore tout obtenir. La prudence serait de penser à l'hiver prochain. Que verronsnous ? Sera-t-il possible à l'Institut de tenir ? Je veux dire, malgré des traitements de plus en plus considérables, les professeurs parviendront-ils à tenir le coup? Quelle déception de rentrer en France? Quelle triste surprise d'être « bouclé » ici! Inutile de dire, de redire, que de semaine en semaine l'aspect des rues, la figure des gens est plus atroce. Je me souviens du début du Chemin de la vie. On voyait une pauvre femme accablée revenant du marché; son mince filet lui pesait. Soudain, une bande d'enfants abandonnés se jettent sur elle, la renversent et la volent. Ce spectacle (i'ai vu le film bien des fois) me fut toujours intolérable. Je pensais que cela aurait pu arriver à Maman. Or, on commence à voir de telles choses dans Athènes. À la sortie des boulangeries, des enfants se jettent sur vous; les vieilles femmes sont en danger... Nous sommes appauvris physiologiquement, et manger devient un acte de réparation. Il faut manger bien davantage que jadis pour se sentir d'ailleurs moins fort. Instinct vital qui se rit de la misère sous nos fenêtres. Mauvaise conscience ? Déjà la conscience est dépassée ; c'est la bête qui parle. Et puis j'use du sophisme de mon travail. Je ne saurais parler six heures par jour, si je sentais mon estomac me tirailler. Une chose drôle, c'est que parfois l'inspiration me visite durant mes cours. L'autre jour, j'avais à définir le comique de Molière; je n'avais rien préparé; je me lançai dans un parallèle avec Charlot; volontairement j'allais à pas lents, revenant souvent en arrière, n'oubliant pas ce principe essentiel de pédagogie; malgré mes redites, je me sentais poussé. Cela ne serait rien pourtant. Au milieu de mon improvisation, je perçus tout à coup le silence charmé de mes auditeurs. Qui dira si cette attention elle-même n'était pas mon meilleur aliment? J'ai honte de noter ceci ; je n'y songe qu'après coup. Je pense être assez peu cabotin. J'affecterais presque le bafouillage.

Relu (mais je n'en avais jamais parcouru que quelques pages chez les libraires) le livre de Claude sur Jouhandeau. Joie étrange. Le héros de ce livre, voici bientôt vingt ans — et cela dura dix années, — fut l'étoile vers laquelle tout mon esprit et mon cœur se tournaient. L'idole s'en léchait les badigoinces. Une nuit, de Pise, j'écrivais à Jouhandeau (j'avais dix-neuf ans) que bien souvent je m'étais demandé sur son compte : « Quel défaut peut-il bien avoir ? » Et j'ajoutais : si je ne me pose plus cette question, ce n'est pas que je vous en aie trouvé, mon ami... Peut-être déjà une ombre m'avait-elle effleuré ? Je ne sais plus. Hélas ! plus j'avançai, plus je mûris, plus je dus m'opposer à cet homme. J'arrivai à

en blâmer le manque de naturel, la préciosité, un esprit littéraire et mystique entachant les moindres manifestations. Toujours sur un trône, sur des échasses, et Dieu à toutes les sauces... Notre dernier revoir fut pourtant beau. J'avais perdu de vue Jouhandeau depuis des années (il continuait de m'envoyer ses livres), mais la venue de la guerre, mon départ pour la Grèce me donnèrent le désir de revoir tous ceux qui me furent chers. Je profitai d'un soir que i'étais avec Claude [Mauriac] (rencontré par hasard rôdant, militaire dépaysé, dans le quartier Latin), pour me transporter avec lui nuitamment chez l'auteur. Ces heures furent grandes. Par bonheur, la ballerine massive et tragicomique qu'est Mme Jouhandeau ne parut pas. Son mari put être lui-même: il fut grand. Visage un peu vieilli. ou plutôt sans âge. Je ne sais quoi de purifié, d'ivoirin. Des lunettes d'argent donnant à ce visage — le corps couvert d'une longue houppelande - un air sacré d'ascète. Jouhandeau devant deux témoins, son jeune exégète et son disciple de jadis, dut comprendre, inconsciemment peut-être, qu'il n'avait qu'un moven de gagner la partie. Il y parvint. Claude et moi. quand nous fûmes dehors, le même mot nous vint aux lèvres et ce fut le mot de grandeur. Même, baissant la tête, Jouhandeau avait voulu faire devant nous son mea culpa; il regrettait son embardée antisémite. Hélas! cet esprit n'est qu'une girouette; je crains qu'une tache indélébile ne ternisse sa gloire si les échos qui me sont parvenus de sa conduite récente sont iustifiés.

Tant pis pour l'antithèse, mais, assis dans le studio de Jouhandeau, près de Claude, je voyais s'étaler devant moi deux phases de ma vie. Le pensionnat, mon adolescence, les jeudis, les dimanches matin chez mon dieu, — et tout cela peu à peu supplanté par l'amitié de Gide plus saine et un amour plus direct de la vie. Jouhandeau, le passé (suis-je bien sûr de m'être tout purgé de son influence?). Et Claude, plus jeune de vingt-cinq ans, que je ne connaissais que depuis deux mois et pour n'avoir passé que dix jours avec lui à Pontigny — et encore il fallut bien deux ou trois jours de tâtonnements réciproques avant que l'amitié la plus ardente pût se déclarer. Mais Claude, c'est l'avenir ; c'est le témoin de l'homme que je veux être. Celui qui m'attend. « Reste absent trente ans, m'écrivait-il, je ne t'oublierai pas »... Ce que j'apprécie, je crois, par-dessus tout en lui, c'est sa merveilleuse intuition. Il suffit avec lui de peu de chose pour être compris, mais comme on a tout de même envie de parler, tout ce qu'on dit devient plus profond, plus palpitant et, en retour, son âme s'offre si nue devant vous qu'on croit la voir et qu'on veut lui confier ce qu'on a découvert, le meilleur. Ce fut le soir de cet adieu à Jouhandeau que celui-ci (un des hommes qui me connaissent le mieux) s'écria, après m'avoir examiné intensément : « Ah ! vous avez été heureux, vous avez été très heureux, »

Et je sentais mon visage rayonner sous les regards conjugués de Jouhandeau et de Claude. À celui-ci, durant toute cette soirée (il était accblé par le poids de la guerre et de son service à Saint-Cyr), j'avais essayé de communiquer la joie que je respire ; souffle jailli du fond de moi-même, qui n'a besoin de rien pour subsister. Ceux qui vont vers moi pour la bonne cause (à commencer par Gide), c'est ma joie qu'ils aiment.

Athènes, 17 mars.

Je suis resté au lit ce matin, lisant très voluptueusement le livre de Thibaudet sur Thucydide, et des contes d'Apollinaire. Ma fenêtre est ouverte. Je ferai avant de sortir un peu de gymnastique. Volupté! volupté! Ce bonheur de lire solitaire, c'est peut-être le lien le plus fort que je garde avec le passé; j'ai perdu bien des choses, mais les livres me restent (malgré la misère, les libraires, les éditeurs d'Athènes font fortune; pour la première fois les auteurs sont payés). Lointain bonheur. J'étais marin (1931). Arrivé dans la nuit à Chambéry le 15 août, j'avais dormi à l'hôtel Terminus. Le matin, pluie terrible. Peu pressé de rejoindre la famille, et non plus désireux de me rendre à l'église, je fis monter mon déjeuner et envoyai un chasseur quérir à la gare Les Nouvelles littéraires et La NRF. Je déjeunai et prolongeai ma lecture au lit... Mes plaisirs ont toujours été des plus simples. Je ne déteste pas le théâtre et le cinéma, pourtant je n'y vais jamais. C'est qu'il me semblerait ainsi me priver de toute l'aventure possible, et surtout user d'un moyen trop compliqué pour me divertir. Je préfère le théâtre des rues, le spectacle de la vie... Autre chose : ma fuite des salons. Les plaisirs vaniteux vraiment me sont indifférents et les conversations avec les femmes qui se piquent de lettres m'exténuent; je ne peux supporter l'ennui, ni ne saurais fréquenter des gens que je méprise. Je ne peux être du monde si cela consiste à essuyer du verbiage. Mme A. n'aura pu m'attacher à son char. (Le départ d'un ministre, puis celui de Simny la laissent sans conversation... Tant pis! J'ai besoin de silence.)

Hier, à l'Institut, visite de la légation. Une jeune fille faisait un exposé sur Boileau. Je montrai des devoirs. On parut épaté. Cours sur Delacroix; je trouve assez peu de plaisir à parler de lui. Ingres me satisfait beaucoup plus. Une sorte d'olibrius, demi-bossu, l'air maladif, me prend à partie quand je sors et, d'un ton faubourien, m'accuse d'être petit-bourgeois (je ne parle, paraît-il, que des classiques...). Je rentrais de ce cours assez pressé par un rendez-vous quand je trouve à ma porte une petite carriole abandonnée et l'enfant qui la conduisait tombé raide, le front dans la poussière. Et voilà la réalité, pensai-je, moi qui étais encore tout amusé d'avoir montré une vingtaine de photos à mes étudiants et qui me réjouissais d'aller rejoindre Taki.

18.

Terminé mes lectures ce soir. Succès. Jamais eu tant de monde. On me remet une foule d'enveloppes. Les gens sont au regret. J'ai préféré finir — le printemps m'eût fait une trop rude concurrence. Amusé d'avoir fait du public ce que j'ai voulu; tous frémissaient de gourmandise en écoutant L'Omelette du curé. J'avais lu avant Le Melon de Saint-Amant et La Ronde de la Grenade. J'aurai dû de grandes joies à ces six mois de « lectures mondaines ». Je me suis peut-être habitué au succès (les premières fois, la quantité de manteaux pendus dans le hall m'effarait), mais je ne me sens point blasé. Milliex écrit à Vichy pour signaler cette activité de salon qu'il croit un heureux complément de mes cours. Je suis loin de me laisser emballer; je crois le public athénien beaucoup trop indulgent, assez province aussi. Je connais sa réputation de sévérité... mais avec moi, non, il fut tout sucre.

Psychico, 22 mars.

Nouveau froid glacial; je me chauffe l'esprit près d'un poële. Marc, en face de moi, fait ses devoirs. Je me souviens de Pontigny où, à la bibliothèque, assis tous deux à la même petite table, Claude et moi nous nous livrions aux délices du journal intime. Peut-être serai-je bientôt visité par le souffle intelligent qui me frôle en général aux vacances de Pâques; je fais alors des orgies de lecture (cela, dès le collège), ou je voyage. Satisfait d'avoir pu envoyer en France une longue lettre à Martin du Gard, un mot à Maman et, aux B., la demande de quelques boîtes de pâté. Toujours un grand plaisir à faire des choses qui me semblent importantes, et qui m'engagent, — en l'espèce, une lettre où je me livre (cela me force à être) et une commande dont un jour je récolterai les fruits. (C'est au fond cela que j'entends par action!). L'amour aussi, à vrai dire.

Voici dix ans, je partais pour mon premier voyage au Maroc. J'aurais pu mieux le faire. Je n'étais pas bien remis d'une certaine lassitude héritée du service militaire (manque de sommeil, je crois, et aventures déréglées). Ma force d'émotion cependant était vive, presque intacte — si mon esprit dormait. Ce voyage, sans doute fut-il un bien, malgré mon manque d'art. De même que j'ai dû apprendre à lire après avoir tant lu, j'ai dû apprendre à voyager. L'année suivante, retourné longuement au Maroc, je m'y laissai vivre, terriblement heureux mais dans une sorte de torpeur, et vraiment l'Espagne que je vis ensuite, je la sabotai. Mauvaise préparation (je n'avais même pas de « guide »), et j'étais trop obsédé. Je n'avais pas gagné mon bonheur; tout cela manquait de nécessité. Il y a cependant intérêt au voyage fait jeune, et la plupart du temps mal fait. Disons, en somme, que je fus long à m'éveiller; mon sang me faisait trop de bruit (et ma timidité); je ne voyais pas clair. Mais je dépends

directement de mes années de jeunesse, aussi comment les regretter? Le malheur est qu'ayant acquis la science du voyage il soit devenu impossible aujourd'hui de faire vingt kilomètres sans permission.

... Condamné à vivre en Grèce. Le gouvernement nous considère à peu près comme mobilisés. L'an dernier j'étais proposé pour Stockholm, qui sexuellement m'attirait. Mon destin était de rester à Athènes (puisqu'aussi bien mon essai de fuite échoua). J'étais diablement tenté par le vieux désir de « changer ma vie » : repartir d'un pied neuf ; c'est le secret de la jeunesse. Jamais je ne suis resté si longtemps dans le même pays. (Après la guerre, j'imagine partout des barrières, et la crainte des espions et des escarmouches — et la peur des étrangers...) Il ne nous reste plus que les voyages intérieurs, et les déchirements, pour nous dépayser. Sans doute valent-ils mieux qu'une existence morne.

Au début de la guerre, on m'offrit au Quai d'Orsay un poste à Kaboul. C'était la grande aventure. Je reculai — non pas pour moi, mais pour les miens. Je n'aurais pu supporter tant de distance, Michel au front, la France menacée. Je n'eus pas le courage de tant m'éloigner d'un pays en danger. Comment, si loin, eussé-je supporté sa chute et la mort de Papa... Je ne me sentis pas le droit de rejeter le poids de la famille. Une absence certaine de plusieurs années, je n'osai l'affronter. Partant pour Athènes, je disais déjà : je reviendrai peut-être un jour en réfugié..., n'osant croire que bien des années passeraient avant le retour.... Malgré moi, je m'échappe parfois dans les montagnes de Kaboul. Clara Malraux m'en avait parlé. P. me disait que l'Afghanistan, c'était le « paradis terrestre », toutes les voluptés m'auraient appartenu (colonie européenne microscopique). Délices du climat, très froid, très chaud ¹. Proximité de la Perse. Danger d'être massacré par fanatisme. Extrême dépaysement ; Orient presque intact. Les voyages en Europe, ce n'est que de la « petite bière » : une caricature de déplacement, et si confortable. Quel champ au rêve que ce voyage manqué (après tant d'autres), avec la certitude que partout on est le même; je l'ai appris par l'expérience. Partout où j'ai vécu, je me suis retrouvé un livre à la main, prenant des notes, parfois rencontrant un esprit frère avec qui je parle soudain longuement, — et, le soir, éternellement à l'affût, satyre de Mallarmé. Cette vie, cela va de soi, je la vis à Athènes, dans des chemins moins battus qu'en France, mais, tout de même, tout s'use...

Hier matin, au bain, je pris conscience que ce traumatisme de la

^{1.} Climat redoutable, manque d'hygiène. Francis Ducellier y succomba (vers 1960). [Note de R. L., en surcharge, au crayon.]

guerre, au lieu de le considérer sans espoir comme un traumatisme dans ma fourmilière, mieux vaudrait l'intégrer dans ma biographie; je veux dire: en admettre la fatalité. Je crois à ma mission intérieure; il me faudrait devenir un certain homme inscrit en moi; j'y tends depuis l'enfance et de toute ma force. « Tu fais une "maturation lente" », me disait Gide. « Tu n'es pas encore né », m'écrivait Fernand. Pourquoi ne serais-je pas né pour être un homme d'après-guerre? Oh! je cours un grand risque. À trente-trois ans, je n'ai encore rien fait pour « l'éternité », sinon apprendre à écrire et à vivre. Peut-être, après le cataclysme, aura-t-on besoin de moi et paraîtrai-je tout armé!

Je viens de relire Le Culte du moi avec un plaisir très particulier. Que de complications! Comme à Venise, le soir, j'aurais trouvé une solution simple à ces fièvres... mais je n'aurais pas écrit ces livres; et c'est bien là où le bât me blesse; qu'une vie où je me réalisai si pleinement, tout en m'apportant l'expérience et n'usant pas ma curiosité, ne m'ait pas laissé de réserves, de recul pour créer... Mais je me suis appliqué à créer ma figure vivante! Vaine excuse. Mon plaisir, alors que Barrès me semble des plus périmés, était de le considérer comme un phénomène historique. Démon de la littérature; je démêlai dans sa voix, dans ses attitudes, le futur Jouhandeau, Montherlant, Drieu 1. Je mesurai in vitro ce que c'est qu'une influence et j'en suivais les filons. Je faisais un retour sur moimème — doutant d'être aussi influencé par Gide qu'ils le furent de Barrès — et ceci tout à l'honneur de Gide et de sa maïeutique.

Athènes, 25 mars.

Fête nationale, hélas! Il fait froid. Matin au lit. Voici trois ans, Gide arrivait à Athènes. J'allai par une nuit de tempête le rejoindre et trois semaines heureuses commencèrent. (Il possède, par bonheur, le récit de ces jours dorés.)

Ma fièvre de lecture fidèlement me reprend. Je relis *Les Amours jaunes* (découvertes à Douarnenez voici seize ans), le *Mallarmé* de Thibaudet, le siège de Paris dans les Goncourt (et je fais des comparaisons).

Mais je lis mal ce matin. Je frémis d'un désir qui vient à peine de naître et jette ses racines.

A. (l'archéologue) a obtenu, pour aller en France, un visa aller et retour, valable trois mois. Pourquoi pas moi? me suis-je dit aussitôt. Et le

^{1. [}Noms ajoutés au crayon par R. L. .] Mauriac, Aragon, De Gaulle, Jean Grenier, Camus.

désir a cheminé. Je me suis décidé ce matin à tenter la demande. Je serai libre en été, et si je suis certain de pouvoir conserver mon poste — et le rejoindre, — pourquoi ne pas tenter l'aventure? Ce serait rejoindre mon passé, entrevoir dans une sorte de rêve une réalité atroce, mais embrasser quelques êtres, leur parler, puiser aussi je ne sais quelles certitudes... Ce voyage qui ne serait pas d'agrément aurait une portée incalculable. L'été, ici, ne peut qu'être monotone. Là-bas, tout serait nouveau (horriblement). M'apportant mille idées, de ces fameuses impressions après lesquelles je cours (quelque chose à écrire!). Mais combien de sujets pour me briser le cœur... Je retrouverais peu de choses intactes. Cette plongée brutale me ferait passer d'un enfer à l'autre...

28 mars.

J'étais de si bonne humeur hier soir que j'allai faire une visite à Mme A. Elle m'attendait depuis un mois. Le bonheur rend gentil, ou plutôt il fait tout facile. Après une heure exquise au jardin, sous la lune, j'étais armé contre l'ennui. Le bonheur donne des forces.

Avant-hier, je sortais de l'Institut et descendais la rue Sina, quand je suis arrêté par des cris atroces. Un malheureux chien essayait, tout hurlant, de sortir du jardin de l'École à travers les barreaux de la grille. Des gens s'arrêtent; des fenêtres s'ouvrent et paraissent les Cottez. Nous commencions à parler, quand ils me crient: « Une jeune fille se trouve mal! » et derrière moi, en effet, j'aperçois au milieu du chemin une demoiselle évanouie. Encore une victime de la faim, celle-ci fort bien vêtue et même n'ayant pas trop mauvais visage. On la transporte sur le bord du trottoir, on la ranime. Les Cottez apportent de la nourriture. Mais tout ceci n'est que trop quotidien...

Psychico, le soir.

6500 drachmes. C'est le prix du voyage Athènes-Rome. On me l'a dit ce matin. Il y a de quoi rire. À l'instant, je viens de payer 5000 drachmes un kilog de porc fumé. Voici dans quel abîme est tombée la Grèce. Je pourrais faire le tour du monde avec l'argent que je dépense pour me nourrir...

Dans cette chambre de Psychico, chauffée, doucement éclairée, je me croirais dans un hôtel, voyageant comme jadis, et je pense, je ne cesse d'y penser mais je ne sais si je le sens, que l'immense majorité des hommes souffre à cette heure : la faim, le froid, l'esclavage, les séparations. « Quelle somme de souffrances, déjà, avant que rien n'ai commencé », m'écriais-je dans les jours qui précédaient la guerre : je voyais passer à Pontigny des autos affolées, chargées de malles, de matelas, de berceaux. D'un petit bureau de poste accouraient, leur carnet de caisse d'épargne à la main, des ouvriers. Depuis, on s'est habitué au malheur ; c'est notre

pain quotidien. J'avais pour ma part échappé (sur le plan matériel). Ma mauvaise conscience me lança dans l'aventure — la chance m'a sauvé. Je n'ai perdu dans tout cela que trois ans de journal; ça fera un trou dans ma vie. Le premier résultat fut que longtemps je ne trouvai plus aucun plaisir à écrire dans ce carnet. Depuis deux mois j'y suis revenu. Mais me suis-je suffisamment détaché de moi, comme je l'espérais après mon naufrage?

J'ai toujours trouvé dans la vraie tendresse je ne sais quoi de désespéré, de la détresse, disait Gide. Le cynisme, parfois, peut me plaire; à vrai dire, il m'excite. Mais la tendresse, l'abandon éveillent en moi le meilleur. Je me sens obligé à protéger. Je tiens alors à donner du bonheur, à embellir la vie.

Athènes, 30 mars.

... Après trois jours où ma pensée s'amusa à revoir la France, renoncé à ce beau voyage. Tout eût été trop compliqué là-bas: passer d'une zône à l'autre, attendre (où et comment?) l'avion du retour... Cette équipée manquait de nécessité; je l'eusse difficilement fait admettre au ministère, dont le mot d'ordre est : rester à son poste. Sans doute, en France, eussé-je mieux vécu qu'ici, avec un peu plus d'imprévu. Je serais sorti de la souricière, mais pour tomber dans une autre. Et puis, je me suis adapté à cette vie athénienne de combinaisons; il m'amuse, dans la famine, de faire des provisions, de maintenir ma vie. J'ai l'impression qu'en m'absentant un peu je perdrais pied. Sans doute ne retrouverais-je pas ma chambre si je partais, mon stock de victuailles que je renouvelle sans cesse aurait fondu; je serais tout désadapté; est-ce assez bourgeois et lâche de raisonner ainsi? Mais cela montre l'importance qu'a prise pour nous la boustifaille. D'autres considérations plus graves me retiennent : je m'étais dit, dès juin 40, que je ne reverrais pas la France avant des jours meilleurs; il faut tenir cette promesse. Allant là-bas, je risquais d'y rester en carafe, et de voir tout au long l'ivresse de Noé.

Psychico, 6 avril.

Assez fatigué par un rhume. Je remets à plus tard mon récit de la crèche du Pirée.

Ces dernières semaines, les prix ont augmenté de 50 %. Nous roulons dans l'inflation. Je me redis sans cesse que nous n'avons rien vu, en fait de misère. Pas encore corrigé mes « examens » du deuxième trimestre. Je me laisse vivre. Merveilleux métier de professeur... Je relis Proust (il faudra que j'en parle; souvent il m'irrite, me dégoûte. J'approuve Gide). Continué Saint-Simon, interrompu depuis un an. Fini La Jeunesse de Stendhal d'Arbelet.

Athènes, 8 avril.

Réveillé à 5 h du matin. Combien j'apprécie mon lit, et d'autant plus que tout peut nous être arraché. Je viens de relire la mort de Bergotte. Il fait presque chaud cette nuit. J'ai supprimé le manteau que j'ajoutais à mes couvertures. Mais je laisse encore la fenêtre fermée. Cela prouve bien la « sous-alimentation » où nous sommes ; je sais très peu de gens qui aient supporté cet hiver les fenêtres ouvertes. Réunion des prof. hier, chez Mme Merlier ; elle va partir pour la France. Essaiera, et avant son départ et quand elle sera à Vichy, de nous faire assurer de quoi vivre pour « tenir ». Cela pourra monter à des millions. Il nous faudrait des bidons d'huile, des sacs de farine et de blé. Je vais me mettre à cuisiner, sur un réchaud à pétrole ; je me ferai du cacao, des crèmes de légumes...

Recu à la fin de l'après-midí la visite d'un de mes étudiants, le jeune M., Grec d'Égypte, probablement timbré. Je le fais manger, car il est bien misérable, et vêtu, comme dit C., d'une manière « canularesque » : un pantalon de toile kaki et un maillot flottant de coton blanc. Il est malgré tout heureux. Il vit dans ses rêves. Toutes les fois que je lui parle des difficultés de sa vie, il me répond par le grand ouvrage d'épistémologie qu'il prépare. C'est un mélange de naïvetés sur les mathématiques et de grands mots empruntés aux logiciens. Il vit là-dedans. Un autre complexe, c'est son rôle glorieux durant la guerre — et aussi la richesse de sa famille. Il gauchit sans cesse la vérité; il vit dans le faux — ce que je déteste le plus au monde, — et cependant il me touche, et je le trouve et noble et courageux. Très pur aussi, dégagé du désir. Lui qui devrait être affamé, et qui l'est, quand je lui donne à goûter, il se perd dans sa philo et oublie qu'il mange. Il m'a promis de me laisser ses élèves un jour (car il donne des leçons pour vivre, et n'est pas médiocrement fier de n'avoir pas « déchu » : « je ne suis pas un ouvrier, dit-il, mais M. le professeur! »). Comme je l'assure que je n'ai pas le temps de donner des leçons, il me promet de m'emmener au théâtre. Cela aussi me tente peu. Ce qu'il peut faire pour moi, s'il veut être gentil, c'est étudier la question des fourneaux à pétrole.

Je crains bien qu'il ne me faille de grands chocs pour me forcer à écrire. Quelle déveine!

Psychico, 11 avr.

Magnifique printemps. Mais suis-je blasé, ou l'atmosphère est-elle trop peu à la joie? Je me contente de constater la beauté. Passé une heure à corriger des dissertations sur Molière. Je me délasse à présent avec Le Crépuscule des Idoles; je ne l'avais pas rouvert, je crois, depuis dix ans; c'était à l'Ateneo de Madrid. Il gelait ferme; mon cerveau était

tout exalté par le froid, et les heures indues madrilènes fort assorties à ma paresse.

Le ragoût d'aventure manque. (C'est l'amour qui fait, je crois, que tout soit nouveau...) Mon enquête sur les hommes, les livres, mes réactions, etc., où me conduira-t-elle? Je continue d'enrichir mon expérience, mais sans trop voir de résultat. Je ne désire au fond que mettre mon expérience et tous mes nerfs dans quelques phrases qui naîtront abandonnées.

Gentillesse du petit N. (douze ans) à qui je donnais sa leçon hier. Il se met à me vanter ses muscles et m'invite à le palper çà et là. Une chose charmante, c'est qu'il se développe. Je le vois grandir, et son esprit progresse. Il fait maintenant des devoirs dont il choisit le thème, où les soucis d'art, bien que naifs, sont réels. Ainsi (il en va de même chez Marc) je me prouve que je puis être éducateur.

12 avr

J'ai préparé mon cours sur Barye. D'autres dissertations à corriger m'attendent; horreur des clichés; je sens de cent lieues toute phrase — toute idée — empruntée à un manuel. Tout est plagiat dans ce pays (aucune probité professionnelle). Aussi quelle joie de trouver, même informe, une phrase personnelle...

Je ne vais guère chez les bouquinistes. Ce qui par-dessus tout m'en éloigne, c'est que dès qu'on entre chez eux ils vous tombent sur le poil. Ne comprenant point qu'on est là pour rêver et qu'on désire aller à la découverte, oubliant tout le reste; leur amabilité empressée (et, de plus, intéressée) est une douche insupportable. Je n'ai d'autre hâte que sortir... On comprend peu la contemplation à Athènes. J'en suis à ne point oser m'arrêter devant les fleuristes de l'avenue de Kiphisia (ils valent ceux de la place d'Espagne); l'autre jour, cédant à l'invite du printemps, accablé et ravi par les couleurs exubérantes et les formes, je posai en flânant mes yeux sur les arrivages. Cela déclencha aussitôt la politesse mielleuse des vendeurs, et d'autant plus basse qu'ils me prenaient pour un Allemand!

Visite l'autre matin d'une crèche au Pirée où la misère est sans fond. La crèche, c'est heureux, roule sur l'or; Mme P. l'alimente; je la vis insister pour qu'on ne plaigne ni l'huile ni le parmesan aux assiettes de nouilles (offertes par le Pape). Chaque jour, en trois fournées, un millier d'enfants est nourri. On les fait manger sur place pour éviter que les parents ne leur chipent leur portion, ou qu'ils ne la revendent. Il est facile, seulement à leur mine, de reconnaître les anciens ou les plus nouveaux. De huit jours en huit jours on les voit se transformer, et cependant ils ne mangent guère que l'unique repas de la crèche. Quels yeux brillants quand on les sert! (Certains ramassent même les miettes sur le sol.) Les

uns avalent gloutonnement, d'autres font durer le plaisir. Il y a quelque chose de religieux dans ces appétits, dans cette lutte visible de la vie contre la famine. Je ne dirai rien des enfants enflés par le manque de matières grasses, ni de ceux qui semblent des squelettes. Leur tête paraît énorme sur un corps tout menu; les tendons (et qui risquent de fondre) sont visibles sur les jambes sans chair. Mais je parlerai d'un enfant de quatre ou cinq ans vêtu de noir qui était des plus sombres. Le gosse misérable dont l'image poursuit Gide durant son Voyage au Congo, qu'était-il en comparaison du mien? Celui-ci, jaune comme un coing et la peau collée sur la face — on devinait comme en transparence sa frêle « tête de mort », — avait le regard le plus absent que j'aie vu. Des yeux noirs demi-fermés et fixes, par suite d'un trachome, un air extrême de résignation, de fatigue, pas la moindre apparence de vie. Il était arrivé traîné par une grande sœur de huit ou neuf ans, vêtue de noir elle aussi et dont la mine semblait presque florissante. On leur apporta leur ration, assiette de nouilles pour l'aînée, et pour l'enfant la même part à laquelle s'ajoute un œuf dur émietté, vu son état. La grande a vite fait d'expédier sa portion, et la voici commençant à faire manger son frère qui est resté strictement immobile. Elle tâche à lui fourrer de force une cuiller dans la bouche. L'enfant garde les dents serrées; elle insiste; le petit, d'un air las et buté, recrache ce qui a pu entrer; plusieurs fois, j'assiste à la scène; muette, la sœur semble me prendre à témoin de son insuccès. On eut un moment l'impression que le petit allait avaler une bouchée et mon regard rencontra les yeux bouleversés de joie, d'espoir, de la grande sœur (il est si rare, en Grèce, de rencontrer des « yeux »; en Russie, ca court les rues). Hélas! cette joie était fausse, et de guerre lasse la grande sœur ce qui m'expliqua sa bonne mine — se mit à engloutir l'assiette de son frère demeuré impassible. « Depuis huit jours qu'ils viennent, me dit-on, il n'aime rien; c'est chaque fois ainsi; il ne veut pas manger. Et cependant il va mourir de faim, ne le voyez-vous pas? Hier, on a tenté en vain de lui donner de la citronnade. » Une chose m'avait frappé, c'est que l'enfant récoltait au bord de l'assiette et sur la table des gouttelettes de sauce et se suçait les doigts. Je le signale à Mme C., qui observe l'enfant. « Il fait de la dyspnée, me dit-elle ; voyez ce spasme de la gorge ; l'enflure gagne; elle va monter au cœur; il ne peut déjà plus respirer. Il n'y a rien à faire. Il est condamné... Mais il vient depuis huit jours. Il n'a jamais rien voulu prendre. — Comment ne l'a-t-on pas soigné? — On a tâché seulement de lui donner de la citronnade, et qu'il a refusée. » Mme C. examine la bouche de l'enfant, dont les muqueuses exsangues se décollent; pas étonnant qu'il ait refusé la citronnade : ce devait être une brûlure terrible. Visiblement il a du mal à déglutir même sa salive,

l'œsophage est collé ainsi que l'intestin; rien ne peut passer. On va tenter d'ouvrir le chemin. Mme C. revient avec une tasse de lait, que l'enfant engloutit comme un animal. On en apporte une deuxième avec un peu de pain émietté. Elle est avalée sans effort... Sous mes yeux cet enfant expirant, trop faible pour se plaindre, n'ayant l'air de dire que « fichez-moi la paix », tout à coup devant moi arraché à la mort par une tasse de lait... On a continué ce régime et maintenant il est sauvé.

Conversation l'autre jour avec D. Ajay. Trouvé qu'il prend un peu trop facilement son parti de la famine, et de la souffrance des enfants (iugeant que cela n'est qu'un détail du drame que nous vivons, et que sans doute les « valeurs spirituelles » importent davantage), je crus bon d'exagérer mon angoisse devant tant de misère et de déplorer de n'avoir pas le temps de me consacrer deux ou trois par semaine aux « œuvres ». D. trouva mon angoisse « sadique », et ajouta qu'elle prendrait fin précisément si je collaborais avec la Croix-Rouge. Rien de plus juste, et peutêtre, un peu plus tard (quand l'année scolaire terminée me laissera du répit), entrerai-je dans une « soupe ». Ma douleur devant la misère est à coup sûr véritable, mais, je l'ai dit, je l'exagérais devant D. pour lui faire la lecon, et le plus drôle (il ne déteste pas de dispenser des conseils), c'est qu'il se mit à examiner soigneusement la manière dont je pourrais me libérer de mon « complexe », lequel je tiens précisément à garder comme une flèche dans le cœur et qui m'empêche de ne pas voir ni d'oublier la souffrance... Cela m'apprendra à avoir soulevé fût-ce un coin du manteau. Grande faiblesse que de vouloir influencer autrui par des conseils, surtout quand il n'en demande pas. Ce qui m'étonnait le plus chez Gide (et je ne compris que plus tard ses raisons), c'est qu'il approuvait toujours, qu'il vous encourageait précisément dans votre sens, cela peut-être par un respect excessif des personnes et un scrupule de savant qui ne veut pas influencer l'expérience. Cependant, cette main lâche, ce regard qui n'aimait rien tant qu'à vous laisser courir devant lui, ne m'en a pas moins inculqué je ne sais quel puritanisme qui me conduit à des réactions des plus sévères, des plus tranchantes. Je suis devenu plus moral grâce à Gide au point, je l'ai dit (et j'y reviendrai) que ma relecture des derniers livres de Proust m'écœure...

Athènes, le 16.

Réveillé, je ne sais pourquoi, à 4 h hier. Deux heures de lecture dans un demi-sommeil, puis je me lève pour faire des rangements.

Hier, au consulat, on a distribué des pommes de terre. Le consulat distribue des farines pour faire des soupes que tout le monde admire. Mais on n'a pas idée du prix d'une casserole, 4000, 5000 drachmes. Ce

n'est guère le moment de monter un ménage!

Allant vers midi boire un ersatz de café pour ne pas dormir debout (ma nuit ayant été beaucoup trop brève), je trouve chez Loumidis Sikélianos et Théotokas. Sikélianos illuminé par le génie. Il lance une revue, Antée (le retour à la terre!). Si j'écris quelque chose, on le traduira. Théotokas m'apprend le retour de Laval dans le gouvernement. J'avais pris le parti de lire après le déjeuner un tome du Journal de Stendhal au jardin royal; mais le vent s'éleva; ce n'était que du faux beau temps (qu'est-ce qui n'est pas faux à présent?). Promenade rêveuse vers les quartiers populaires (je vis tout à fait cantonné dans le Kolonaki). La beauté, je l'ai dit, disparaît terriblement.

À 4 h, je vais chercher Mme A.; je la trouve au désespoir des nouvelles de France. Elle n'en a pas dormi. Je mesure soudain l'amour qu'on porte à mon pays dans une certaine classe, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Cette femme vient de vendre son argenterie (300 000 drachmes, lesquels en deux jours ont été engloutis dans quelques provisions). J'emmène Monsieur A. entendre Cottez parler de Lacretelle — plus précisément de Sabine. Mme A. possède toute une correspondance de L. sur ce sujet. Elle pense que le mariage l'a gâché. Il n'a plus d'inquiétude (ni de colère). Il s'est embourgeoisé; il est satisfait. À son dernier passage à Athènes, il fit courir à Mme A. les magasins pour acheter des étoffes, des écharpes, des poupées; il entrait dans tous les détails, y attachant une importance inouïe...

Drôle de public au cours de Cottez. Je trouve le mien plus calme et plus distingué.

La soirée était morne (et moi, fatigué). Je rentre aussitôt. Je prends un high tea et me mets au lit. Fini le Colline de Giono. Lu du Renard (théâtre). Le Vicomte de Courpière d'Hermant; j'aime cette peinture cynique du monde; parfois ce n'est pas loin de Proust, et plus simple.

Psychico, 18.

J'avais gardé deux leçons particulières. Donné congé. Étonnement des riches qu'on puisse se passer d'eux. Malgré la vie chère, j'ai suffisamment pour vivre; je passerai ces élèves à N. qui est pauvre et ainsi pourrai entièrement me consacrer à l'Institut (pourvu qu'il tienne; des incidents ne sont pas exclus). J'aurai en mai le souci de préparer mes étudiants à leur examen. Ensuite, advienne que pourra (décidé que l'Institut continuerait de marcher, mais au ralenti, tout l'été). Réunion ce matin des professeurs pour voir comment tenir le coup: traitements, provisions, etc. Toujours privilégiés, mais d'un seul coup ça peut craquer, et l'abîme de misère nous gagner...

Reprendrai dans deux jours mes cours d'histoire de l'art; préparé un Rude. Rapport de mes petits succès avec le plaisir amoureux... Un autre plaisir que j'attends (combien on doit se contenter de peu!), c'est celui de faire ma cuisine : je pense être « paré » vers le 1er mai. Je ne sais trop si cette vie que nous vivons s'appelle vivre, mais cela pourrait être (et sera sans doute) tellement pire. La passion de la lecture, le goût des paysages, l'amour des êtres, quel refuge; on en est ramené aux plaisirs fondamentaux, les seuls qu'à vrai dire j'ai toujours cultivés (j'ajoute celui de la toilette, mais qui chez moi tient à l'esthétique). Impression que les gens que i'aime, là-bas en France et qui traversent trop de péripéties, changent et s'éloignent de moi. La guerre est une escroquerie et aussi un pillage. Ces longues étendues d'absence créent un gouffre. L'harmonie dans nos vies, qu'elle est difficile à atteindre! Nous vivons à coups de nouveautés, d'étrangetés; nous y étions peu préparés, et cependant deux ans de guerre nous ont déjà bien changés (un de mes buts — buts de guerre, pourquoi pas ? — fut précisément de changer le moins possible, de sauver le meilleur de l'héritage et de ma jeunesse). Je relis en ce moment du Larbaud (Jaune, bleu, blanc), qui est vraiment mon maître en volupté savante.

19.

Plus guère envie de revenir sur Proust. Ce qu'avant tout je lui reprocherai, c'est d'avoir travesti ses amours et la vérité. Travesti transparent, je veux bien, mais qui sue d'autant plus l'hypocrisie. Il n'est guère de phrase, ou du moins de page, où l'on n'apercoive en filigrane l'auteur mentant ; cela à la longue produit une espèce de malaise, de suffocation. Sans doute n'y a-t-il qu'un amour et ses manifestations générales restentelles les mêmes. Mais je comprends qu'on s'indigne (c'est en tout cas ma réaction) devant une supercherie si constante, une si pauvre transposition des émois les plus personnels, les plus subtils de l'amateur de garcons. Tous les travers qu'il veut ridiculiser, il y tombe. Ce besoin qu'a Charlus de sans cesse parler de son vice, Proust le partage, et sans non moins de détours et sans non moins d'aveux. Il a gâché un sujet magnifique, non par manque de talent, mais par manque de caractère. Manque de noblesse, aussi, ou de sens moral. Cet appétit de confidences ancillaires en est une marque, et cette idée qu'on peut tout obtenir par de l'argent. Je sais, de plus, fort bien que rien n'excite plus les Messieurs que les aventures lesbiennes; ils y sont indulgents. La jalousie de Proust pour Albertine, quelque magistralement décrite soit-elle, est fausse à la base ; il n'a pu s'empêcher de montrer ce qui lui tient à cœur (il ne savait parler d'autre chose, m'a dit Gide), et il n'a pu s'empêcher de mentir. Et quel lâche besoin de se mettre du côté du public.

Ai-je jamais noté mon refus systématique de savoir ce qui se dit, ce qui s'écrit en France (du moins par la voix des journaux et de la radio)? Certaines personnes jugent ce refus sévèrement; je n'en quitte pas mon abstinence. Un instinct plus profond que le goût de l'actualité, ou celui de faire des « fiches » en vue de l'avenir me retient. Cela fait partie du désir de sauver mon âme et d'économiser mon dégoût. J'évite la boue. Par fausse modestie, je prétends n'être pas assez fort pour supporter les coups répétés de l'indignation. Il est vrai que je suis fort ami du repos, et ne rencontre que trop, sous mes yeux, d'occasions de nausée. Au fond, je désire enjamber le présent (du moins le présent politique). J'ai souvent dit que je me réfugie dans l'avant-guerre (autant dire dans les valeurs solides du passé) et que je me prépare en même temps à être un homme d'après-guerre. Tout cela fait partie d'un plan. Pour le reste, assuré qu'on fait toujours partie, même à son insu, trop partie de son temps, je ne prends guère plaisir à m'y vautrer lorsque l'ignoble abonde.

(À suivre.)